

Marie-Pierre BUSSIÈRES, *Ambrosiaster. Contre les Païens (Question sur l'Ancien et le Nouveau Testament 114) et Sur le destin (Question sur l'Ancien et le Nouveau Testament 115)*. Introduction, texte critique, traduction et notes par M.-P. B., Paris, Éditions du Cerf, 2007 (Sources chrétiennes, 512), 19,5 × 12,5 cm, 273 p., 30,00 €, ISBN 978-2-204-08423-9.

Ambrosiaster est le nom que l'on donne, depuis Érasme (en réalité, depuis la fin du xvii^e s.), à l'auteur inconnu d'un ouvrage attribué à tort à Ambroise de Milan, les *Commentaria in tredecim epistulas B. Pauli*. Cet exégète, qui, de son propre aveu, écrivait à Rome, principal bastion du paganisme dans l'Empire, sous le pontificat de Damase (366-384), est également l'auteur des *Quaestiones Veteris et Novi Testamenti*, transmises à tort parmi les œuvres d'Augustin d'Hippone. L'édition d'Alexandre Souter, dans le *Corpus* de Vienne (tome L, 1908), nous éclaire sur les formes sous lesquelles ces *Questions* se présentent dans la tradition manuscrite. Il y aurait eu trois rédactions : l'une comprend 150 questions, la seconde, améliorée et abrégée, 127 et la troisième, constituée entre le viii^e et le xii^e s., 118. Dans cet ouvrage composé de sections que ne réunit aucun lien logique et qui ne figurent pas toutes dans tous les manuscrits, deux chapitres successifs, les *Quaestiones* 114 et 115, intitulées respectivement *Aduersus Paganos* et *De Fato*, présentent un grand intérêt pour l'histoire du paganisme à la fin de l'Antiquité. En effet, ces deux petits traités polémiques, où le controversiste combat l'idolâtrie et le fatalisme astral, fournissent, en dépit de leur caractère un peu embrouillé, de précieuses indications sur les derniers moments de la religion romaine. Les spécialistes se féliciteront donc de disposer d'une édition avec une traduction française (la première depuis la fin du xix^e s.) des deux chapitres les plus lus et les plus connus de cet auteur un peu énigmatique, dont il est difficile de broser un portrait, même sommaire. Une copieuse introduction de plus de cent pages envisage plusieurs points : l'identité de l'auteur (un clerc responsable de la préparation des catéchumènes ?), la date (peu après 386) et le lieu de rédaction (Rome) des questions 114 et 115 ainsi que leur composition, le genre littéraire (les «questions et réponses», la place des ces deux textes dans l'apologétique chrétienne latine [influence importante de Tertullien et, dans une bien moindre mesure, du *De errore profanarum religionum* de Firmicus Maternus, composé quelque vingt ans auparavant, dont le controversiste anonyme n'est toutefois pas un lecteur assidu, comme le souligne R. Turcan dans l'introduction de son édition du *De errore* (p. 60-62)], les thèmes de la polémique anti-païenne et leur emploi chez l'*Ambrosiaster*, la tradition polémique anti-fataliste chrétienne), les adversaires païens de l'*Ambrosiaster* (Celse, Porphyre et Julien), les caractéristiques du style et de la langue (mélange de convention et d'innovation) et les manuscrits et éditions (apparat critique à nouveaux frais). La polémique est une apologie et une mise en garde plus qu'une réfutation. Dans la tradition de apologies chrétiennes préconstantiniennes, l'auteur anonyme entend défendre la foi chrétienne contre les attaques dont elle fait l'objet bien plus qu'il ne combat les croyances de ses adversaires. D'après F. Cumont, la *Quaestio* 114 *Aduersus Paganos* permet de mesurer l'influence que produisit sur la haute société romaine la polémique *Contre les Galiléens* de Julien l'Apostat. P. Courcelle y voit plutôt une réponse à Porphyre. Après s'en être pris à la déification des éléments, l'*Ambrosiaster* incrimine les liturgies des divinités gréco-orientales. Le texte donne un tableau des cérémonies païennes qui, au moment où l'*Ambrosiaster* les combat, étaient encore pratiquées ouvertement à Rome : les orgies des Bacchanales, les processions isiaques, les rites mystérieux des sectateurs de Mithra (*mysteria in tenebris*) et les épreuves sacrées infligées aux initiés, le culte de Cybèle, la *Magna Mater*, qui suscite plus que les autres l'indignation du polémiste à cause de son caractère officiel. L'*Ambrosiaster* établit un rapprochement entre le *dies sanguinis*, le 24 mars, le grand jour de l'initiation sacerdotale, où se déroulait une liturgie lugubre en souvenir de la mort d'Attis, et la

Semaine Sainte. Sont encore énumérées d'autres divinités (Janus, Saturne, Jupiter, Apollon, Minerve et *Flora meretrix*) et, incidemment, les grandes fêtes populaires de son temps (les *Hilaria*, au début du printemps, les *Volcanalia*, les cérémonies carnavalesques des Calendes de janvier). Il n'est pas surprenant que le chapitre *Contre les païens* soit immédiatement suivi d'un autre consacré au *Fatum*. En effet, à la fin du IV^e s., une polémique contre le paganisme était inséparable d'une réfutation de l'astrologie. Non seulement cette pseudo-science occupait une place capitale dans la doctrine et le rite de certains mystères, comme ceux de Mithra, mais elle exerçait un attrait considérable sur les foules. On suppliait les *Fata* et on consultait le *mathematicus* avant tout acte important de la vie. S'adressant non aux païens versés en astrologie, mais aux chrétiens qui la pratiquent, l'*Ambrosiaster* entend leur faire comprendre que le fatalisme est contraire à la foi et les mettre en garde contre le charlatanisme des *mathematici*. Il reprend les objections traditionnelles que l'on adresse, depuis des siècles, au fatalisme. Le polémiste est un témoin précieux de la persistance des croyances astrologiques chez les chrétiens de Rome de la fin du IV^e s. et de l'emprise qu'exerçaient sur les foules ces superstitions populaires, que dénoncera encore Léon I le Grand vers 450. Certains chrétiens voyaient dans des paroles du Christ comme «mon heure n'est pas encore venue» les preuves des doctrines fatalistes des astrologues. L'édition est complétée par quatre index : scripturaire, mots et expressions rares, noms propres, auteurs anciens. Je ferai une remarque à propos de la présentation de Porphyre (p. 91-92), qui est un peu elliptique (en particulier, la bibliographie de la n. 1, p. 91 est présentée de façon brute [l'étude décisive de Barnes est noyée dans un ensemble ordonné chronologiquement]). En réalité, A. von Harnack, au début du XX^e s., a rassemblé 97 fragments, dont plus de la moitié provient d'un ouvrage apologétique de la fin du IV^e s., le *Μονογενῆς ἢ ἰσοκρίτου ἢ πρὸς Ἰλλήνας* de Macarius Magnès. En 1973, T. D. Barnes, qui jugeait arbitraires la collecte des fragments et leur classement par von Harnack, a montré que, sur ces 97 fragments, seuls 46 pouvaient être attribués avec certitude à Porphyre (22 conservés par Jérôme, 7 par Eusèbe, 5 par Augustin, 12 par d'autres auteurs). En 1966, D. Hagedorn et R. Merkelbach ont fait connaître un nouveau fragment conservé dans le commentaire sur Job X, 13 de Didyme l'Aveugle, découvert en 1941 sur un papyrus de Toura.

Bruno ROCHETTE.

?